

# 1

La porte vient de se refermer. Il me reste douze heures à attendre un bruit métallique entendu des milliers de fois. J'ai la chance d'être seul dans ma cellule. Le privilège de l'âge, comme me l'a dit, en insistant bien, le directeur de la prison. Ce soir, je n'ai pas envie de regarder ma télé.

Ah, la télé, quelle histoire quand elle s'est invitée dans les cellules ! Toute la France bien-pensante s'est insurgée. Un téléviseur ! Mais quoi encore ? Bientôt des jacuzzis, une salle de cinéma, des baignoires individuelles, mieux que le Club Med, les prisons, et en plus, tout ça avec nos impôts !

Financer des installations luxueuses pour des parasites nocifs, inutiles, des voyous jusqu'à la moëlle ! Une honte, ma bonne dame, une honte !

Je vous rassure, hormis la télé, nous n'avons rien eu ou si peu. De plus, pour voir des programmes à la con, je verse mon obole tous les mois : dans les quarante-cinq euros. Certains détenus sont devenus des télégobeurs. De vrais robots qui visionnent

tout et n'importe quoi. J'en ai connu un qui devait passer dix-huit heures par jour devant son poste.

Je loue également un petit frigo dont le bruit tremblant m'agace et qui me coûte une douzaine d'euros par mois. Ces deux objets sont mon seul luxe.

Ah, j'oubliais ! J'ai un thermoplongeur pour chauffer l'eau. Je l'utilise quand je prends un thé. Cet engin rudimentaire, qu'en langage de taulard on appelle le toto, coûte vingt euros et a une durée de vie réduite. Je dois en acheter trois ou quatre par an. Et pour être complet, je possède également un petit ordinateur, modèle bas de gamme qui épuise souvent ma patience quand je l'utilise.

Donc, comme je vous disais, je regarde peu la télé. Je préfère lire ou plutôt relire car j'aime bien à nouveau parcourir des bouquins qui m'ont aidé à ne pas devenir fou, à tenir le coup malgré toutes ces années.

Question prison, je suis un recordman ! En tout, près de trente-six ans passés entre quatre murs gris et des milliers de nuits comme celle-ci, vide, à essayer de ne pas trop penser au passé qui fait mal et à l'avenir sombre et incertain.

Je suis arrivé ici il y a presque douze ans jour pour jour. Par un matin gris, j'ai vécu ce que je connaissais déjà : le transport en camion cellulaire, la lourde porte qui s'ouvre, l'accueil par un maton

désagréable et pressé, le paquetage, la fouille, le numéro d'écrou. Un responsable m'a fait une brève présentation de la taule, insistant sur les horaires des parloirs, donné un livret du règlement interne, puis un gardien m'a conduit dans cette piaule que depuis, je n'ai jamais quittée : neuf mètres carrés, la taille standard d'une cellule.

Au début, il y avait un vieux avec moi. Un vieux qui puait, parlait tout seul, regardait la télé en mettant le son à fond. Sa barbe était impressionnante, en taille et en saleté. Une vraie usine à microbes dans laquelle échouaient des morceaux de nourriture. Seul, durant six mois avant mon arrivée, il avait pris ses aises. Ses fringues, sa bouffe, ses odeurs débordaient de partout.

Dès mon arrivée, j'ai dû remettre les pendules à l'heure afin de reprendre possession de mon petit territoire. Comme il continuait de s'étaler, j'ai haussé le ton. Mais cet abruti ne voulait rien comprendre.

Alors, je l'ai menacé d'une rouste. Il n'était pas épais. Là, il a vraiment pris peur et illico, il a rapatrié ses merdes en effectuant un repli stratégique. Au bout de deux semaines, il s'est barré.

Tant mieux pour moi et surtout pour lui, car je commençais à avoir vraiment envie de le tuer, d'autant que ce connard me proposait constamment de jouer au scrabble. Je déteste le scrabble. Ça me fait

revivre des souvenirs familiaux que j'ai envie d'oublier.

\*

Avant, ici la nuit, on entendait des chouettes.

Maintenant c'est fini, plus de bruit d'oiseau quand le jour s'éloigne, seulement du vacarme humain, du boucan de taulard qui n'en finit jamais, tourne en boucle, parfois jusqu'au petit matin, un véritable cauchemar acoustique. Ce bruit fracasse vos nuits. Vous partez paisiblement dans vos rêves et patatras, un abruti vous réveille dans un concert de cris engendré pour une bricole : un yo yo qui a mal fonctionné, une querelle pour une clope, toujours du dérisoire. Je vous jure que c'est parfois épuisant mais on s'y habitue. De toute façon, on n'a pas le choix ! Il faut faire avec à moins de tuer tous les brailleurs.

Je suis le doyen de la prison. Quel honneur ! Le plus jeune détenu n'a que vingt-trois ans et il a pris perpète avec vingt-deux ans de sûreté pour un double meurtre. Les rares fois où je descends en promenade, je le croise parfois, les yeux dans le vide. Il a tué sa femme et leur môme de un an dans des circonstances atroces.

Avec un coupe-chou, il, s'est acharné sur eux. Les murs de la chambre étaient rouges de sang. Puis, il les a découpés, mis dans des sacs poubelles

et est parti en pleine nuit dans une décharge. Un Rom qui fouillait les ordures a eu la joie de découvrir ces fragments de chair déjà en putréfaction.

Le magazine Détective en a fait ses choux gras : cinq pages avec une dizaine de photos. Ceux-là, plus ça dégouline d'hémoglobine, plus ils aiment. Ça fait vendre ! Le lecteur veut du sordide, du bien sanglant, alors on lui en donne !

C'est comme pour les romans policiers, si vous voulez en écrire un et avoir du succès, insistez bien sur le morbide.

Passez cinq pages à décrire un cadavre séjournant depuis une semaine dans une petite clairière isolée au milieu des bois. Situez la scène en plein mois de juillet. La canicule, le nombre de jours, le cadavre, vous me suivez ?

Avec ces trois ingrédients vous allez engendrer l'arrivée de vers, de mouches. Le corps va changer de couleur, s'ouvrir, générer une vie animale, accroître son odeur, s'enfoncer toujours davantage dans le répugnant. A l'intérieur du mort, ça grouillera de vie ; tous les dévoreurs se seront lancés à l'assaut de la chair putréfiée. Autour aussi ça grouillera, tous les insectes bouffeurs de chair du coin rappliqueront alléchés par l'odeur et pas qu'eux, les mammifères petits et gros : rats, renards, blaireaux, fouines et aussi les oiseaux, corneilles, pies, mini-vautours de nos forêts, tous venus pour profiter du festin.